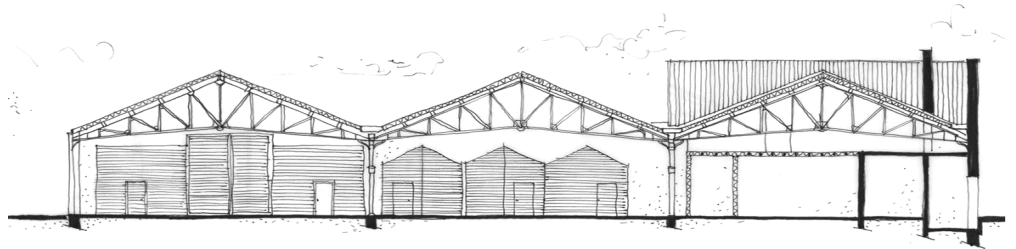


FICHE PÉDAGOGIQUE

La Minoterie - Création jeune public et éducation artistique
75 avenue J. Jaurès
21000 Dijon
Tél : 03 80 48 03 22

mail : accueil.laminoterie@gmail.com
site : www.laminoterie-jeunepublic.com



LA MINOTERIE

création jeune public et éducation artistique



réalisée par Cécile Duborgel, Service éducatif
Cecile.Duborgel@ac-dijon.fr

L'assassin sans scrupules

*Hasse Karlsson dévoile la terrible vérité:
comment la femme est morte de froid sur le pont de chemin de fer*

Henning MANKELL

L'AUTEUR

Né en 1948 dans le Nord de la Suède, Henning Mankell est un romancier et un dramaturge. Il est particulièrement connu pour ses romans policiers à succès, qui mettent en scène les enquêtes de l'inspecteur Kurt Wallander, dont la devise est "Les êtres sont rarement ce qu'on croit qu'ils sont". Il a commencé sa carrière au théâtre, comme metteur en scène et auteur. Et à partir de 1996 il a dirigé à Maputo, au Mozambique (où il a vécu en alternance avec la Suède, de 1985 jusqu'à sa mort) le *Teatro Avenida*, une troupe de théâtre professionnelle. Il a également publié des ouvrages de littérature d'enfance et de jeunesse. *L'assassin sans scrupules* est écrit en 1989, livre de théâtre jeunesse construit comme un polar, dans lequel Mankell met en scène deux adolescents, et interroge leurs rapports de pouvoir, la peur, le goût de la transgression, la culpabilité, l'amitié qui les lie, etc.

LE TEXTE

PISTES DE TRAVAIL : INTERPRETATION ET QUESTIONNEMENTS

Le poids du milieu –ou “*Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas choisir ses parents*”

Le milieu, cela signifie à la fois la structure psychique de nos parents, notamment, mais aussi leur condition **sociale**. Il y a toujours une forme d'injustice à être né ici plutôt que là, dans une famille pauvre plutôt qu'une famille riche, par exemple. Dans tous les cas le milieu d'origine pèse, car il n'est **pas choisi**. Qui sont nos parents, comment ils vivent, comment ils pensent, comment ils parlent ou rêvent : tout ce qu'ils représentent et transmettent – on ne le choisit pas. (« *Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas choisir ses parents ?* »)

Dès les premières scènes, on éprouve avec Hasse ce **poids** (et le désir d'y échapper) de la famille, du foyer, de la misère. La mère n'a pas d'argent, et son métier est dur « *je trime et je cours et on me bouscule et je trime et je cours encore...* » A la fois elle souhaite que son fils s'en sorte (« *je veux que tu réussisses mon garçon* »), s'échappe de là, et simultanément elle se méfie des gens de classe sociale supérieure (elle « *ne supportait pas les gens huppés* »). Paradoxe qui repose au fond sur la **peur** de l'inconnu, du différent, de ce qui n'est pas de son monde, et sur la peur aussi d'être méprisé. Par fierté on défend ce qu'on est, par prudence on défend ce qu'on connaît : et c'est ainsi que l'on en vient à valoriser l'enfermement dans son milieu – en décidant qu'« *il y a des gens qu'on ne fréquente pas* ». La mère de Hasse incarne encore la **résignation**, celle de nombreux adultes peut-être, qui n'ont pas choisi leur vie ou n'ont pas eu le courage de le faire. La « Célestine », c'est le symbole de cette vie rêvée, mais non vécue. « *Marin, j'étais. Marin, mon garçon* », dit-elle fièrement : avant d'expliquer comment « *une femme des Océans* » se retrouve dans la forêt, et c'est alors le "on" impersonnel de la Destinée qui prend la place du « je » libre. Sur fond de triste **déterminisme**, la figure de l'Hirondelle se détache nettement, incarnant le rêve de la **liberté**, celle d'échapper d'abord à son milieu. Car qui sait, « *peut-être qu'on finit par devenir bête quand on habite dans un trou pareil* » ?

Le père de Hasse, quant à lui, est un homme à la fois « *bizarre* » et malheureux : il ne travaille pas, et vivre lui est difficile. Figure très abstraite et désincarnée, il représente l'**échec**, et même l'enlèvement : en effet il ne parvient pas à affronter la vie, et s'enterre lui-même vivant, dans cette cave dans laquelle il ne cesse de se réfugier quand il va mal. « *Il est descendu à la cave chercher des pommes* », c'est avec ces mots que Hasse explique, s'explique, ou tout au moins formule cette désertion paternelle.

Face à cela, l'Hirondelle apparaît évidemment « *différent* ». D'ailleurs s'il inspire d'emblée méfiance et inquiétude à la mère de Hasse, c'est qu'il est le fils du nouvel inspecteur des Eaux et Forêts, qu'il est donc d'un autre milieu, voire d'un autre monde... Comment ne serait-il pas potentiellement dangereux ? Occuper une position de pouvoir, être riche et vivre dans une maison de sept pièces, est-ce que ce n'est pas fatalement mépriser ceux qui n'ont aucun pouvoir, sont pauvres, et vivent à l'étroit ? Les **préjugés de classes** se mêlent ici au sentiment de **jalousie**. Devant les raquettes de l'Hirondelle, la mère de Hasse ainsi s'exclame : « *Les patrons feraient bien de payer des trucs comme ça à ceux qui coupent du bois dans la forêt* ». Hasse lui a honte de son milieu, de ses parents, de sa maison : l'Hirondelle pourtant dira seulement que « *c'est pas mal* » chez lui – mais que pense-t-il au fond ?

Des rapports de pouvoir, de dépendance, et de fascination

Si les rapports de pouvoir existent avant tout et essentiellement entre l'Hirondelle et Hasse, fasciné par ce dernier, ils jouent néanmoins entre d'autres personnages du livre, à différents niveaux. La femme du maquignon par exemple manipule Hasse, en achetant son silence : le pouvoir que lui donne son savoir lui permet en effet de le tenir en otage, et elle en use. Hasse et l'Hirondelle exercent évidemment, tous deux, leur pouvoir sur les quatre femmes qu'ils agressent. Quant à la rencontre entre Hasse et l'Hirondelle, elle se place d'emblée sous le signe des rapports de **pouvoir**. Hasse revendique un droit sur sa pierre, qu'il a nommée le « Trône » ; l'Hirondelle affirme sa force et réduit à néant ce prétendu droit. « *Elle n'est pas à toi cette pierre* » « *Si elle est à moi ! (...)* *C'est moi qui lui ai donné un nom.* ». Mais ni l'usage ni la coutume ni les paroles de Hasse n'y feront rien - l'Hirondelle a décidé que règnerait la loi du plus fort, et qu'il occuperait cette position du plus fort : ainsi en sera-t-il. Ce jeune homme par sa simple présence en impose, il est résolu, il respire la détermination et l'émancipation, il semble n'avoir peur de rien et être capable de braver tous les interdits - et cette figure de la **transgression** bien sûr à la fois **inquiète** et **fascine**. Car il y a toujours quelque chose d'excitant dans la transgression, dans la force qu'elle manifeste, dans ce courage qu'il y a - à ne pas suivre la loi, à oser s'opposer aux autres, à leurs attentes, à leurs normes ou à leurs valeurs. Une compétition alors s'engage entre les deux « amis » (« *Quel lâche ! – Le lâche c'est toi !* » « *Tu veux qu'on parle ?* », etc.) dont l'enjeu est l'affirmation de soi. Lorsque l'Hirondelle dit joyeusement que la femme du maquignon a « la trouille », la réaction de Hasse exprime aussitôt la **fascination** : « *Quand il a dit ça j'ai eu peur. J'ai eu la chair de poule. Il y avait quelque chose dans la voix de l'Hirondelle... Quelque chose de dur... De méchant... Pourtant j'ai trouvé que c'était excitant. C'est vrai... Et ce n'était que le début...* ».

Peu à peu cette fascination conduira Hasse à devenir véritablement **dépendant** de l'Hirondelle, qu'il ne pourra s'empêcher de retrouver même lorsqu'il n'en a pas envie, qu'il ne pourra s'empêcher de suivre même là où il sait ou sent qu'il ne devrait pas le suivre (jusqu'à l'irréparable).

Ce qui pose la question de la **maîtrise de soi**, et des diverses manières dont celle-ci peut nous échapper. « *Pourquoi est-ce que je fais des choses que je n'ai pas envie de faire ?* » s'interroge Hasse. Question difficile s'il en est, qui indique en creux que nous ne sommes pas de nature « simple », qu'il y a en nous des forces qui s'affrontent, et que nous pouvons ainsi être « entraînés » par l'une d'elle dans une direction qu'une partie de nous-mêmes désapprouve. En notre « for intérieur » une voix s'exprime (la voix de la conscience morale ?) - que nos pulsions alors font taire...

La pulsion, la tentation du Mal

Pour comprendre mieux la nature de cette tentation qu'à travers le personnage de l'Hirondelle Hasse éprouve pour le Mal, on peut se référer à la pensée de **Freud**, qui définit l'homme comme un être portant en lui, par nature, des tendances ou des **pulsions agressives**. Dans *Malaise dans la civilisation*, il montre ainsi comment la civilisation s'efforce, de différentes manières, de canaliser et de sublimer ces pulsions, pour que la vie en société soit viable. Mais celles-ci, refoulées ou transformées, n'en restent pas moins présentes en l'homme, ce qui explique que puissent exister des situations où il « passe à l'acte », dans une *réelle* agressivité.

L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. Homo homini lupus : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? (...) Cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain (...) La civilisation doit tout mettre en œuvre pour limiter l'agressivité humaine et pour en réduire les manifestations à l'aide de réactions psychiques d'ordre éthique. De là [...par exemple] cet idéal imposé d'aimer son prochain comme soi-même, idéal dont la justification véritable est précisément que rien n'est plus contraire à la nature humaine primitive.

L'homme serait donc par nature un « loup pour l'homme », selon la formule de Plaute que Freud reprend ici, et c'est pourquoi il aurait inventé la loi, le travail, mais surtout le **morale**. Le psychisme humain étant complexe, l'équilibre entre nos pulsions et ce que notre conscience morale nous interdit de faire n'est pas toujours réalisé : et sans doute cet équilibre est-il plus difficile encore à atteindre pendant **l'adolescence**, à l'âge où certaines pulsions se font davantage ressentir, et où le désir de s'affirmer soi-même prend parfois le dessus sur tous les autres impératifs. Sous la forme d'une crainte et/ou d'une tentation, **le Mal** demeure en tout cas présent en chacun, comme une part d'ombre en nous, qui à la fois inquiète et fascine. Dès l'enfance on découvre que l'on porte en soi cette violence, dès l'enfance encore elle s'exprime régulièrement, mais elle est alors d'une certaine façon inconsciente. A l'adolescence elle devient **consciente**, et si la maîtrise de soi n'est pas suffisante ou si le sens moral n'a pas su prendre assez de place, elle peut devenir effective. Qu'est-ce qui peut pousser à commettre des actes mauvais, et même à être gratuitement méchant, c'est-à-dire à faire le mal pour le Mal ? Est-ce pour se préserver qu'on inflige le Mal, afin de ne pas le **subir** ? Pour exercer sa **puissance** sur le monde ? Pour **se venger** – du Mal qui existe de toute façon sur Terre, et qui est présent en chacun ? Pour grandir et devenir « adulte », s'il est vrai qu'ils sont ceux qui comme le dit l'Hirondelle « *se vengent les uns sur les autres* » ?

Fasciné par l'Hirondelle Hasse commettra l'irréparable et cela « malgré lui », puisqu'il désapprouve ces agressions, et exprime même à plusieurs moments sa désapprobation (« *Il faut chercher de l'aide !* », « *On ne peut pas la laisser là haut !* ») Cela ne suffit pas cependant, et l'on voit bien là la force du Mal. Il volera encore sa mère pour se sauver, lui mentira, et ainsi l'éloignera de lui à jamais.

L'Hirondelle, figure réelle ou figure rêvée ?

Le récit se construit autour de cette figure énigmatique de l'Hirondelle, figure séduisante, inquiétante, qui incarne la liberté mais une **liberté** au service de la transgression, de la volonté de puissance, de la tentation du Mal (« *On est là pour répandre la terreur !* »)

Son nom n'est pas celui d'un jeune homme ordinaire, son attitude n'est pas non plus celle d'un adolescent ordinaire, sa conscience du monde enfin n'est pas non plus ordinaire. Il semble en vérité se situer *par delà le bien et le mal*, justifiant ses actions par l'idée qu'on a toujours une bonne « raison » de se venger des autres – s'il est vrai que nous avons tous quelque chose à nous reprocher...

Il symbolise la force, la conquête, le désir de maîtrise et de domination : ainsi dès sa première apparition parle-t-il de ses jumelles en faisant l'instrument d'un pouvoir inouï, le pouvoir fou d'« *agrandir ou rapetisser le monde* » à sa guise. L'Hirondelle, qui porte un nom d'oiseau, serait-elle la figure fantasmée de la liberté, de la **transgression**, de la **fuite** ? Sa personnalité complexe est celle d'un être qui « échappe », qu'on ne peut cerner, et c'est pourquoi il intrigue, et c'est de là aussi que vient sa force. Hasse dit de lui qu'on n'« *arrivait jamais à savoir s'il mentait ou s'il disait la vérité* ». Et lui dit de lui-même : « *Personne ne peut m'attraper, je suis une hirondelle...* ».

Jeune homme de condition sociale aisée, il représente en tout cas pour Hasse celui qui s'impose et impose sa loi et sa volonté : tout comme ses vêtements à la mode rendent immédiatement visible sa **supériorité** de classe (et ses raquettes, et ses jumelles), son attitude est d'emblée vis-à-vis de Hasse celle du **pouvoir**, celui notamment, et c'est là encore tout un symbole, de s'emparer du *Trône*. Et si l'on voulait faire une lecture politique de ce texte, c'est le *Discours sur la servitude volontaire* de La Boétie que l'on pourrait alors convoquer, tant il est vrai que les individus comme les peuples ont en eux une propension à se soumettre à la puissance d'autrui...

Des femmes singulières

En contrepoint des deux adolescents, quatre figures féminines – les trois femmes que les deux amis agressent, et la mère de Hasse.

La femme du maquignon, tout d'abord. On sait très peu de choses d'elle, seulement qu'« *elle est bizarre* ». Première victime de la méchanceté gratuite des deux amis elle devient, à la fin du récit, celle par qui la **prise de conscience** de Hasse se réalise. Avant de le faire chanter, elle le force en effet à **éprouver sa culpabilité** (jusqu'alors inconsciente ? refoulée ?), en s'exclamant crûment « *tu ne l'as pas aidée à redescendre ! Tu n'as pas cherché de secours. TU L'AS LAISSEE MOURIR DE FROID !* ». C'est à partir de ces paroles que Hasse réalise vraiment ce qu'il a fait, qu'il panique, puis tente de « se sauver » lui-même...

Janine, la deuxième victime des deux « amis », est une bien étrange personne aussi. Fille sans nez, c'est une sorte d'**ange**, qui préfère chanter plutôt que condamner, et qui s'efforce toujours avant tout de comprendre. « *Je veux seulement savoir pourquoi* », dit-elle simplement à Hasse. Et en effet elle n'appelle pas la police, elle le laisse partir, et Hasse constate qu'elle n'est « *pas en colère. Triste plutôt.* ». Hors jugement, elle semble même prête à pardonner : « *Si tu changes tu pourras revenir* »...

Aurélia enfin, qui s'adresse à Dieu comme à son voisin : « *Aurélia est comme elle est. Ca tout le monde le sait...* ». Désarmante de naïveté, elle est à la fois victime de la méchanceté gratuite de Hasse et de l'Hirondelle, et de sa propre crédulité.

Janine et Aurélia font un contrepoint à la violence de la pièce, et à la complexité psychique des adolescents. Toutes deux paraissent « simples » à leur manière, et sans perversité.

Enfin, le personnage féminin central de la pièce est sans conteste **la mère** de Hasse, mourante lorsque le récit débute. C'est un personnage plus complexe qu'il n'y paraît d'abord, et que l'on peut voir peu à peu évoluer, au fil du récit de Hasse devenu adulte. « *.. Et ma mère râlait* », confie-t-il tout d'abord – mais il ajoute : « *Mais elle n'était pas toujours comme ça. Elle pouvait être différente.* » Personnalité qui à la fois exaspère et force le respect, elle est selon les termes de son fils à la fois « *folle à lier* » « *et en même temps on était fier d'elle* ». Hasse se débat contre son milieu, contre ses deux parents dont il aimerait pouvoir changer – mais il raconte avec émotion comment il prend conscience que sa mère aime son père... Femme résignée, certes, et qu'on pourrait pour cela mépriser : mais femme aussi qui aura su rêver, et soutenir que « *Sans rêve rien n'est possible...* ».

Hasse confie finalement que « *Le mieux, c'était quand elle racontait des histoires du temps où elle était serveuse sur un bateau..* »

La mise en mots

La mise en mots, et la **nécessité de mettre en mots**, sont en effet parmi les principaux ressorts de cette pièce, construite comme un **récit**, et qui par conséquent fait coexister plusieurs temporalités. Tout comme sa mère revenait régulièrement sur son passé de « marin », Hasse adulte revient ici sur son adolescence. Cela soulève entre autres la question de la fidélité au passé. « *Mais que s'est-il vraiment passé à cette époque là ?* » (se) demande-t-il : le saura-t-on jamais ? Nous n'aurons en tous cas jamais affaire qu'à son **récit**, le récit d'un homme qui à l'âge adulte **revisite** son passé – pour tâcher de le **comprendre**. Car l'enjeu de ce récit (qui apparaît à la toute fin de la pièce), c'est en effet l'espoir de **dissoudre le mystère** d'une brouille terrible, celle de ce fils et de sa mère – qui ne se réconcilieront finalement jamais puisque les raisons profondes de cette brouille ne seront pas explicitées, nommées, mais emportées **silencieuses** avec la disparition de la mère.

Le rapport à la parole est encore questionné d'autres manières dans la pièce : plusieurs questions, qui alimentaient un certain mystère, sont en effet peu à peu « résolues » par le récit – ainsi l'enfant pourra-t-il cesser de (se) demander « *Pourquoi il est bizarre papa ?* » à partir du moment où sa mère lui aura confié l'épisode traumatique de la disparition d'un de ses amis, et de l'impuissance choquante qui avait alors été la sienne ; de même finira-t-elle par révéler à son fils le **secret** de la Célestine : secret qu'il sera amené à trahir, et c'est le drame à l'intérieur du drame – « *comme si j'avais aussi volé le rêve de ma mère...* ».

Le **mensonge** est donc aussi présent : mensonge de soi à soi, pour se garder de la culpabilité ; mensonge de Hasse à sa mère, qui nie être l'auteur du vol, et s'exclame « *Je ne suis pas comme ça maman... Je ne suis pas un voleur* ». Paradoxe ici d'un mensonge par lequel pourtant une certaine **vérité** se dit - puisqu'en effet sans doute Hasse fondamentalement n'est pas un voleur ni davantage un menteur, mais le devient bien pourtant, sous l'influence de l'Hirondelle...

« *Est-ce qu'elle pensait que j'avais fini par trop ressembler à l'Hirondelle.* » ? C'est sur cette question que le livre s'achève, et sur un pénible silence en guise de réponse.